Le « moment vénitien » dans la réflexion philosophique sur la guerre (XVI^e - XVIII^e siècles)

Ninon Grangé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/890>

DOI : 10.4000/cdlm.890

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 137-150

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Ninon Grangé, « Le « moment vénitien » dans la réflexion philosophique sur la guerre (XVI^e - XVIII^e siècles) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 70 | 2005, mis en ligne le 12 mai 2006, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/890> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.890>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Le « moment vénitien » dans la réflexion philosophique sur la guerre (XVI^e - XVIII^e siècles)

Ninon Grangé

- 1 Le moment vénitien¹ c'est une réflexion sur une absence. Il est très peu fait mention en philosophie classique des guerres extérieures qui ont fait la puissance de Venise et, en partie, son déclin. Venise focalise en fait un problème philosophique peu relevé : qu'en est-il de la paix intérieure alliée à la domination extérieure ? De prime abord, Venise pourrait sembler la parfaite illustration des théories sur la guerre faisant de la guerre extérieure la garantie de la concorde interne. Il n'en est rien, l'admiration loquace des philosophes s'attache à une réussite tranquille, à sa stabilité sociale et politique, voire, avec un peu d'agacement parfois, à son arrogance. Pour un philosophe, le commerce ne peut pas être conquérant. L'image de Venise n'est pas guerrière, et Montesquieu qui consacre un chapitre à sa flotte, n'en voit que la lenteur².
- 2 Il convient donc de s'intéresser à cette cécité philosophique, en si totale rupture avec les approches historiques, et tenter de découvrir le lien impensable entre paix intérieure et guerre extérieure. Le modèle philosophique envahissant a pour revers le silence sur la guerre, non-objet philosophique. Tout se passe comme si la réussite politique de la ville occultait ses audaces et ses revers à l'extérieur.
- 3 Je proposerai trois hypothèses qui s'écartent soigneusement des apports de la recherche historique, et qui, par définition, survoleront de manière grossière l'histoire de la philosophie. Je verrai en premier lieu le modèle vénitien comme synthèse et aboutissement commode d'autres modèles. En second lieu, je m'intéresserai aux conséquences du mythe philosophique de Venise en ce qui concerne le rapport entre les armes, l'image de Venise désarmée et le commerce. Enfin j'essaierai de dégager « la science-fiction politique » d'une telle absence de la guerre extérieure.
I - Modèle ou paradigme d'un objet non philosophique ?
- 4 La réflexion philosophique sur la guerre s'appuie généralement sur la forme valorisée de la guerre-duel et du chaos non pensé, réalité trop destructrice, qu'est l'éventualité

de la guerre civile. Ce qui vaut d'être théorisé, c'est la première. En cela Venise offre un exemple presque trop parfait de guerre extérieure apparaissant comme non-problématique, expression de la cité en expansion, associée à une absence totale de conflit interne. C'est pourquoi la tradition philosophique qui s'intéresse de près à Venise est solidaire de deux traditions, celle d'Aristote, dans la *Politique* V qui neutralise la portée délétère de la guerre civile, et celle de Polybe, considéré comme le premier penseur de la constitution mixte⁵ qui allie les avantages du pouvoir de l'Un, du petit nombre et du grand nombre, dans un équilibre qui évite la dégénérescence et la corruption.

- 5 En référant Venise au modèle de constitution mixte alliant le peuple censé former le Grand Conseil, le petit nombre constituant le Sénat, et l'Un incarné par le Doge, la philosophie - et on m'accordera provisoirement la généralité abusive de ce terme - ne s'attache qu'au début du Livre VI des *Histoires*, moment de suspens au milieu d'une histoire dont l'essence est mondialement belliqueuse. La suite du modèle polybien incarné par Venise occulte en fait la guerre extérieure comme mouvement même de l'histoire. Les admirateurs et les contempteurs de Venise s'entendent à faire l'inverse de Polybe pour se consacrer exclusivement aux institutions vénitiennes qui apparaissent pacifiques, pérennes, immuables et garantes d'un ordre entre citoyens qui écarte le danger de sédition. Le Graal de la philosophie de la guerre.
- 6 Mais il semble bien qu'en niant la possibilité de la guerre civile, on s'empêche par la même occasion de penser la guerre. Le moment vénitien serait peut-être un symptôme de la pensée philosophique de la guerre. Le modèle vénitien, qu'il soit positif ou négatif, est paradoxalement toujours avancé comme non-belliqueux. Comme il n'y a aucune raison de penser que les philosophes n'étaient pas au courant des guerres menées par Venise, deux hypothèses s'offrent à nous : soit la guerre extérieure apparaît comme naturelle, coextensive à toute cité constituée ; soit la relation entre guerre extérieure et absence de conflit interne ne répond pas au schéma classique sur lequel elle était pensée. Pourtant, si l'on relève les raisons de sa réussite pour les uns, de son échec pour les autres, la discorde apparaît théoriquement en creux.
- 7 Le mythe de Venise repose sur l'idée qu'elle serait l'application du gouvernement mixte, alliant les formes pures de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie⁶. Gianotti (1492-1573), ami de Machiavel, voit deux grandes causes à la réussite de Venise⁷ : l'équilibre des pouvoirs et le système de scrutin⁸. Après le gouvernement mixte, c'est donc le mode d'élection qui fascine les philosophes et son instantanéité muette qui élimine toute possibilité de brigue et de corruption⁹. Enfin c'est l'absence de sédition que tout un chacun relève mais que personne n'analyse si ce n'est par référence aux deux précédentes raisons. C'est-à-dire que le risque d'implosion interne est éliminé par les conditions positives précédentes.
- 8 La solution est particulièrement commode : l'absence de guerre civile est déduite naturellement, il devient donc inutile de s'attarder sur sa possibilité dévastatrice dès lors qu'on propose un modèle théorique quasi parfait¹⁰. Cette absence est une conséquence naturelle de la bonté des institutions et non le résultat des activités belliqueuses externes. Notons seulement que Gianotti évoque les brouilles entre patriciens (il s'agit peut-être d'une réminiscence de l'horreur fondatrice de la trahison du doge Marino Falier, en 1355), tandis que Contarini ne dit pas un mot des guerres et

conflits, ce qui est une manière de contester les relations de solidarité entre guerre extérieure et paix civile'.

- 9 À ce mythe de Venise répond une légende noire⁹ qui ne remet pas en cause le modèle non-belliqueux. Ses détracteurs n'en empruntent pas moins à la même mythologie pour expliquer la réussite de Venise par la faveur de sa situation¹⁰ ; la ville s'en remet imprudemment aux mercenaires, d'où ses pertes en Terre-Ferme ; son commerce produit un luxe corrompteur ; il y a disjonction voire inégalité entre gouvernants et citoyens, entre gouvernants seuls ce qui alimente l'aigreur des familles nobles écartées par la Clôture du Conseil¹¹ ; enfin Venise n'a pas d'alliés. C'est mauvais signe pour la situation continentale de Venise entourée de cités en guerre, dans une péninsule en proie aux invasions, et pour sa situation maritime, éclatée en de multiples possessions côtières et insulaires. Rien sur le lien philosophiquement solidaire entre guerre externe et paix civile, simplement Venise n'a pas d'alliés, ce qui est incompréhensible vu sa situation.
- 10 Ce qui est relevé par tous, c'est sa liberté intérieure dont jouissent les citoyens (la légende noire insiste alors sur les Inquisiteurs d'État et la délation organisée) et la réelle indépendance (que les critiques assimilent à une absence de fiabilité, révélée par les hésitations de Venise quant aux Croisades et aux ligues par exemple). Ces discours se font au détriment d'autres observations, pourtant effectuées par les voyageurs. Venise n'est définitivement pas une cité guerrière, peut-être parce que son empire ne répond pas aux schémas classiques d'occupation puis de mise en place d'une autorité politique et économique sur un territoire vaincu - Venise vend et achète dans ses propres comptoirs, elle ne met pas en valeur sa souveraineté - sans doute parce qu'il y a une impossibilité philosophique à penser de conserver le capitaine et le marchand. Dans des périodes longues où l'Italie connaît des guerres continuelles, on ne relève pas le cas du riche marchand qui embarque sur un bâtiment loué aux enchères à l'État (qui surveille recrutement et commandement) et qui, désireux de vendre et d'acheter des marchandises, n'hésite pas à se muer en capitaine de navire rapidement et efficacement transformé en vaisseau de guerre. La réussite, à l'extérieur, de Venise tient aussi à la mutabilité de ces fonctions auxquelles on ne peut se dérober¹².
- 11 En bref, dans la réflexion, quelle que soit la valeur politique attribuée à Venise, n'est jamais abordé le fondement belliqueux de la prospérité. Malgré les côtes dalmates en son pouvoir, malgré Constantinople, malgré les îles et comptoirs, Venise apparaît comme un isolat politique. La sérénité intérieure est attribuée aux institutions et jamais à l'esprit de conquête, tourné vers l'extérieur. Harrington, républicain anglais, admirateur, comme Gianotti, de Machiavel et de Venise, synthèse paradoxale puisque Venise est un anti-modèle pour Machiavel, invente Océana c'est-à-dire Londres revisitée et modifiée par le modèle quasi parfait de Venise, le mixte entre réalité et utopie est achevé.
- 12 Le problème n'est que repoussé ; pourquoi un tel silence sur les guerres maritimes alors qu'on considère Venise comme une île par rapport aux autres États ? Parce que Venise est figée dans le statut de modèle politique qui permet une fructueuse réflexion comparatiste avec d'autres cités : son modèle est à importer, c'est l'objectif de Guichardin ou de Gianotti. Le modèle ainsi conçu permet de rejeter tous les autres modèles politiques imparfaits, par trop contaminés par la guerre : Venise est ainsi comparée à Sparte (par les républicains essentiellement), à Athènes¹³, Machiavel

l'oppose à la fois à Rome et à Florence. Elle permet surtout un ancrage contemporain et vole la vedette à la Hollande, ou, dans une moindre mesure, à Berne et Genève¹³.

- 13 Le mouvement est particulièrement perceptible chez Harrington qui l'évoque au milieu des cités antiques (Rome, Athènes, Lacédémone) auxquelles il laisse toutes les descriptions des conflits, alors même qu'il entend rabattre le modèle vénitien sur une Angleterre à peine sortie de la guerre civile ! Venise acquiert donc un statut charnière qui fait le lien entre cités antiques et cités modernes : toutes sont sur le même plan dès qu'on considère leurs institutions et leurs attitudes politiques. Il y a donc une fonction de nivellement historique qui tend à valoriser le comparatisme politico-juridique. De ce fait, il est difficile de rabattre, sur une théorie concernant les régimes, les fortunes et revers en matière de guerres extérieures. L'impossibilité de comprendre la conquête vénitienne en est une conséquence. Le topos selon lequel la guerre extérieure contient les possibles désordres internes, Venise le met à mal puisqu'elle est le lieu de la désolidarisation des deux termes. Les citoyens n'ont pas besoin d'être contenus. Venise comme modèle entraîne une définition du conflit qui n'appartient qu'à elle et qui n'est pas exportable, à la différence de la substance politique et institutionnelle qui a cette vocation exemplaire. Tout simplement les guerres extérieures ne rentreraient pas dans le mélange entre modèle politique polybien et ce qui devient le paradigme vénitien¹⁴.

II - Du modèle à l'image : « *Venezia disarmata* »

- 14 On a vu la fonction du modèle vénitien qui nous a amenée à en faire un paradigme philosophique qui exclut la référence à la guerre extérieure. Qu'en est-il de son image de ville désarmée, cliché des polémiques sur l'armée mercenaire ? Le consensus est net entre les philosophes, pour valoriser le corps d'armée citoyen¹⁵. Cette forte objection au système de Venise est traversée à son tour par l'opposition entre machiavéliens et anti-machiavéliens, et on a vu que le modèle de Venise faisait voler en éclat les obédiences philosophiques (les anti-machiavéliens ne sont pas forcément des admirateurs de Venise, les machiavéliens ne sont pas forcément ses contempteurs). Le courant le plus représenté condamne l'usage systématique par les Vénitiens des mercenaires, qui a failli leur faire perdre leur indépendance en 1508¹⁶.
- 15 Ainsi naît l'idée d'une « Venise désarmée » qui prolonge, dans les termes, le paradoxe d'une ville à la flotte marchande et guerrière, où le commerce a pour condition la prise des cités-relais, et qui est malgré cela présentée comme désarmée. Certes Venise désarmée signifie qu'elle ne possède pas ses armes, qu'il n'y a pas de corps d'armée citoyen intéressé à la défense de leurs intérêts ; il n'en reste pas moins que d'autres cités rémunèrent des mercenaires sans pour autant être qualifiées de « désarmées »¹⁷.
- 16 La plupart des auteurs, alors, opposent Venise désarmée et Rome en expansion, conquérante et populaire. Se profile déjà le thème de Venise aristocratique, objet principal des critiques du XVIII^{ème} siècle. De cette objection forte opposée au modèle de Venise, par ses défenseurs comme par ses détracteurs, il ressort une image floue d'une Venise sans armes, possédant simplement des richesses et les moyens de les valoriser par l'habileté commerciale, elle-même favorisée par les institutions : la boucle est bouclée, l'esprit de conquête n'y a pas sa place¹⁸.
- 17 De surcroît la distinction que fait Machiavel entre les États fondés sur le désir de conquérir et ceux fondés sur le désir de conserver¹⁹ est souvent reprise, même si Machiavel lui-même désamorce immédiatement la distinction — le désir de conserver, comme désir de ne pas perdre, mène à la conquête. Pourtant il maintient Rome dans les

républiques conquérantes, et Venise avec Sparte dans les républiques conservatrices. Venise désarmée, cherchant seulement à conserver ce qu'elle possède déjà, devient, au *Disc.*, I, 6, une uchronie politique qu'il vaut mieux ne pas suivre : en effet Machiavel décrit une Venise dépourvue de conquêtes extérieures ; même s'il pense surtout aux conquêtes italiennes toutes perdues après la bataille d'Agnadello (1509), il n'en reste pas moins qu'il efface les conquêtes en Méditerranée (Dalmatie, Byzance etc.). À tel point que Machiavel établit une rupture définitive entre l'argent et la conquête : « *ce qu'on achète avec de l'or, on ne sait pas le défendre avec le fer* »²¹. Est-ce à dire que les territoires conquis n'entrent pas en compte par rapport aux adversaires italiens ? Ce serait faire peu de cas de la rivalité entre Gênes et Venise pour ces mêmes territoires et plus tard des guerres contre les Ottomans pour une même prééminence.

- 18 Le moment vénitien se caractérise donc par un tissage philosophique qui marie Polybe (et Aristote), Machiavel, les anti-machiavéliens, et une réalité qui est vue par les philosophes comme non-belliqueuse même si elle est relayée par l'image de Venise désarmée. Les institutions sereines et les guerres silencieuses ne sont pas seulement un (faux) hypallage, c'est le reflet des élaborations conceptuelles aveuglées par le rayonnement de la politique vénitienne et par le désir de repousser toute conception problématique de la guerre.
- 19 On a donc le renversement du topos philosophique selon lequel les guerres extérieures garantiraient des guerres civiles, d'abord parce que les citoyens vénitiens semblent n'avoir pas besoin d'être détournés de la discorde, ensuite parce que Venise est dite désarmée²². Il faut considérer un deuxième renversement par rapport aux habitudes des philosophes dont les théories, là aussi de manière universelle, font du commerce l'échange pacifique entre les hommes, symétrique de la guerre comme échange violent.
- 20 Montesquieu, qui participe à la ferveur comparatiste, s'intéresse particulièrement au commerce, en même temps Venise est extraite de l'idéal de constitution mixte pour être clairement qualifiée d'aristocratie. Il déplace les schémas tout en s'en inspirant. Après avoir établi que « *le commerce [était] la profession des gens égaux* », qu'il encourage à la paix et que les lois de Venise empêchent que les richesses soient concentrées en quelques mains, il montre que Venise a un commerce fondé sur l'économie, ce qui n'est pas incompatible avec les « *grandes entreprises* » : les marchands y sont en accord avec les affaires publiques, à la différence de ce qui se passe dans une monarchie. Cela est dû, dans le gouvernement de plusieurs, à « *une plus grande certitude de sa propriété* »²³. Il y aurait beaucoup à dire sur l'acception philosophique du commerce vénitien, je me permets de passer.
- 21 La symétrie adversative entre commerce et guerre n'est pas reprise dans le cas de Venise, d'abord parce que historiquement commerce et guerre, pour Venise, ne sont pas incompatibles, au contraire, mais surtout parce que le paradigme vénitien ne reconduit pas l'opposition implicite entre échange pacifique et échange violent.
- 22 Il importe, pour mieux comprendre le paradigme vénitien, de se reporter à la grande postérité de Venise chez les penseurs anglais de l'époque cromwellienne (James Howell, James Harrington, John Milton et plus tard Sidney) qui dessinent une Venise comme république machiavélienne armée²⁴. Les républicains de l'époque proposent un modèle amélioré de Venise en tentant de l'incarner ailleurs, avec des prémisses souvent diverses, en Angleterre d'après-guerre civile. Avec cette tentative de repolitiser, de replacer dans la réalité historique, le modèle vénitien, ces penseurs la ré-arment. C'est

ce que fait Harrington en soulignant les causes extérieures et intérieures de la guerre, après son commentaire du chapitre 6 des *Discours* de Machiavel. Les causes extérieures de la guerre sont les ennemis, les sujets et les esclaves ; les causes intérieures sont institutionnelles, constitutives de la république, qui est soit « égale », et alors il n'y a pas de guerre, soit « inégale », et alors surgit la guerre. Venise est la plus tranquille, intérieurement et extérieurement, parce qu'elle est égale et prudente²³.

23 Mais, comme souvent, c'est avec un détracteur du modèle que surgit avec une puissance nouvelle le problème de Venise et de la guerre. Sir Robert Filmer²⁷, monarchiste, peu séduit par une Venise accaparée par les républicains, est le seul à évoquer de manière significative les guerres extérieures, et de manière problématique. Non seulement Venise est minée par l'envie que les nobles se portent les uns aux autres, par la jalousie des nobles vis-à-vis des citoyens, mais encore Venise paie à l'extérieur ce qu'elle gagne à l'intérieur. Et d'accorder un pouvoir délétère aux guerres extérieures, à tel point qu'elles transforment la paix interne en une guerre continuée²⁸. Venise, comme les Pays-Bas et Rome, est un gouvernement populaire qui n'a pas de religion ni de paix : un chrétien est mieux loti sous le Turc qu'à Venise. La force provocatrice d'une telle affirmation n'a d'égale que la soudaine apparition, dans le discours philosophique, des guerres extérieures et de l'ennemi du moment. C'est pourquoi la paix dont elle est réputée jouir est une fausse paix, seulement favorisée par sa situation géographique. Malheureusement Filmer ne développe pas ce point...

24 Le paradigme d'une Venise en paix va avec l'acceptation du modèle politique et institutionnel. Ce qui se voit avec le traitement anglais du paradigme vénitien, c'est que la guerre extérieure est un problème qui ne va pas avec le modèle ; autrement dit le modèle est inimitable si ce n'est de manière utopique et modifiée, ré-armée. Est-ce le signe d'une incompatibilité entre perfection intérieure et guerre extérieure, au lieu de la corrélation, désormais perçue comme un expédient, entre guerre extérieure et évitement négatif de la guerre civile ?

25 Plus sûrement on peut avancer que le moment vénitien correspond à une république immobile, hors du temps et de l'histoire. C'est ce que louent les admirateurs et ce que reprochent les détracteurs de Venise. Dans l'esprit de Machiavel, Venise a le tort de se contenter d'un *statu quo*, programme peu dynamique pour une république si favorisée²⁹. Le moment vénitien, pour la philosophie, est hors de l'histoire et sans histoires.

III - Le modèle, le moment, et sa nécessaire dissolution. Science-fiction et fiction politiques

26 Le moment vénitien s'achève, en philosophie, au siècle des Lumières. En réintégrant Venise dans une conception historique des choses, il y a fort à parier que le modèle se dissout de lui-même. Rousseau achève de détruire le paradigme vénitien avant même la chute de Venise (je laisse aux historiens le soin d'en déterminer la date). Le lien entre l'indépendance et la dissolution de l'État est établi dans le *Contrat Social*, qui réintègre Venise dans le cours historique des choses :

« Tout peuple qui n'a par sa position que l'alternative entre le commerce ou la guerre est faible en lui-même ; il dépend de ses voisins, *il dépend des événements* ; il n'a jamais qu'une existence incertaine et courte. Il subjugue et change de situation, ou il est subjugué et n'est rien. Il ne peut se conserver libre qu'à force de petitesse ou de grandeur. »³⁰ (je souligne)

27 Venise est un État dissous³¹, parce que le philosophe a rejeté l'opposition symétrique entre guerre et commerce et réintégré Venise dans un cours historique qui se frotte

aux événements et à ses voisins (il faudrait déterminer lesquels). Mais Venise périt plus par sa politique que par sa conduite à l'extérieur²⁸. Il n'est pas utile de s'en remettre à l'absence de théorie économique -qui est pourtant là, avec Rousseau autant qu'avec Montesquieu- on s'en tient à ce qui est désormais le moment vénitien de la pensée philosophique de la guerre, moment qui tantôt la sert, tantôt la dessert. Rousseau montre qu'il est impossible de maintenir un modèle contemporain en faisant abstraction de son histoire²⁹. L'article « Venise » de l'*Encyclopédie* fait la part belle aux guerres menées par Venise en retraçant son histoire et conclut -de l'histoire à la politique la conséquence semble bonne- qu'elle est une « *aristocratie despotique et que la liberté y règne moins que dans plusieurs monarchies* »³⁰.

- 28 Mais réintégrer Venise dans l'histoire ne signifie pas l'abandon du paradigme. Celui-ci reste de la « *science-fiction politique* »³¹, qui évacue la réalité ou tout au moins qui ne la pense pas. Le moment philosophique renverse deux *topoi* de la philosophie politique concernant la guerre, l'opposition guerre/commerce et l'idée que la guerre extérieure garantit la paix civile. Pourquoi ces mêmes auteurs qui pensent le modèle politique et la guerre extérieure comme coextensive de l'État, l'évacuent-ils quand ils parlent de Venise ? Ce n'est pourtant pas la cité idéale, Montesquieu, Rousseau dénoncent les Inquisiteurs, la délation, l'aristocratie oligarchique. La facilité pourrait faire envisager la solution suivante : Venise est moins un exemple (ou un contre-exemple) qu'un exemple-témoin à partir duquel peuvent être nuancées toutes les constructions politiques ; dès lors que l'on extrait sa substance vertueuse d'une cité réelle, il n'est pas besoin de penser la guerre extérieure, trop ancrée dans une réalité contingente. Pourtant l'histoire de Venise est insistante, de même que les philosophes cités étaient conscients des guerres menées par Venise contre Gênes, contre l'Italie, contre les Ottomans. On aurait même pu attendre que ces aventures belliqueuses fussent comprises comme la cause du déclin de Venise sur le thème « *tout empire périra* », déjà avancé à propos de Rome ou de Sparte. Au contraire, certains vont jusqu'à parler de la neutralité de Venise à l'extérieur³².

- 29 On peut en tirer deux conclusions partielles :

30 - 1) le commerce guerrier est impensable en philosophie, *donc à nous de le penser*

31 - 2) l'ennemi combattu par Venise est soit négligeable, soit chrétien et non problématique, d'où l'idée de neutralité en matière d'armes.

- 32 Disons plutôt que l'indépendance de Venise se manifeste par sa capacité à se reposer sur son commerce vis-à-vis du monde entier, par sa neutralité ou son absence de fiabilité vis-à-vis de la sphère chrétienne, par la pleine expression de la cité-État, qui ne colonise pas à proprement parler les places et comptoirs où elle relâche, pour l'extérieur.

- 33 Du coup, ses guerres en Méditerranée ne sont pas de vraies guerres et sa puissance fondée sur les institutions est représentée, dans l'imaginaire philosophique, par la stabilité interne, par la liberté citoyenne et, à l'extérieur, par la *mobilité*. On a donc une cité-État (sur le modèle antique) dans la perspective interne, et un État mobile, a-centré, pour l'extérieur. C'est ce que dit déjà Montesquieu : Venise et l'Italie sont décentrées pour le commerce avec la découverte du Cap de Bonne Espérance³³. C'est pourquoi le moment vénitien s'insère si bien à côté des modèles politiques de la Grèce polynucléaire et de Rome universaliste³⁴ : Venise est un État autocentré et décentré, favorisé par et fondé sur les frontières mouvantes et l'extrême mobilité de ses

extensions que sont les navires. Dans le réseau marchand tissé par ces extensions, la guerre n'a plus sa place ordinaire de prolongation naturelle du politique qui implique un affrontement entre deux souverainetés territoriales. Dès lors que les frontières de Venise sont floues, celles de l'espace qu'elle conquiert, celles de la Méditerranée, viennent à disparaître.

- 34 Deux conséquences concrètes d'une telle conception réintroduisent la réalité historique dans le discours philosophique, l'une concernant le rapport entre la guerre et la propriété, l'autre entre la guerre et les conceptions de l'étranger.
- 35 Il semble donc que la conquête militaro marchande et les revers (Agnadello en Terra-Ferma, Candie ou Chypre contre les Turcs) n'aient pas de répercussion sur la stabilité, c'est-à-dire sur la permanence politique et l'absence notable de factions ; cependant, même si l'on reproduit à l'envie la bataille de Lépante (1571), il y a une conscience que l'empire maritime est fragile et attaqué, conscience que l'on a retrouvée ici et là dans les développements philosophiques. Le mythe de Venise et la satisfaction de ses citoyens peuvent côtoyer sans dommage la conscience que la voie du Cap de Bonne Espérance est ouverte et que l'hégémonie vénitienne sur la mer, les îles, les côtes, est définitivement et durablement remise en cause. Avec la conquête militaro marchande et malgré les revers, il y a une conscience généralisée que l'hégémonie sur la mer est fragile.
- 36 C'est l'indice d'un lien non exploré entre l'indépendance de Venise et la conception de la propriété ; le moment vénitien nous oblige à nous poser la question « qu'est-ce qui nous appartient ? », au niveau territorial et extraterritorial ; la propriété devient métaphorique. Machiavel et d'autres mettent en avant l'amour du luxe, les fastes qui participent du mythe de son déclin et de sa décrépitude au XVIII^{ème} siècle. Harrington, dont le principal apport est la pensée de la propriété, ajoute à l'idéal de Venise la nécessité des lois agraires et d'une distribution civile des biens, ce que Venise n'a pas pu ou pas su faire : les ressources de la Terre-Ferme s'épuisent et l'isolat politique, les frontières mouvantes, ne sont pas à même de stabiliser la cité par rapport à ses voisins.
- 37 C'est toute la dialectique entre l'intérieur et l'extérieur qui est reposée : est-ce seulement l'intérieur qui nous appartient ou également l'extérieur conquis ou soumis aux revers ? Que signifie alors « appartenir » ? Est-ce participer d'une sphère d'influence ? En extrapolant à partir de ce qui s'est joué dans le moment vénitien, on pourrait dire que c'est toujours le problème de la Méditerranée et du monde qui prétend y jouer un rôle : qu'est-ce qui « nous » y appartient ? Le « nous » est au moins confus, et l'objet de la propriété est versatile et multiforme.
- 38 Cette question va de pair avec la seconde : qu'est-ce qui constitue l'étranger ? Les frontières mouvantes rendent, au-delà de la cité-État, la notion d'étranger, d'extranéité, fluctuante. À propos des divergences quant à l'emploi des troupes mercenaires, il apparaît que l'étranger n'est pas considéré comme tel, qu'il n'a pas de substance concrète. Il y a soit l'étranger de l'intérieur, c'est-à-dire l'étranger à une classe (c'est la question du pouvoir)*, ou l'étranger stipendié qu'est le mercenaire (c'est la question de l'argent) ; soit l'ennemi extérieur, c'est-à-dire l'étranger hostile contre qui on est virtuellement ou réellement en guerre. Sont absentes les figures de l'étranger comme égal ou comme possible égal, celle de l'acheteur ou du vendeur pour une république qui fonde sa prospérité sur les échanges. Là encore il faudrait tirer les conséquences du moment vénitien : n'y a-t-il en Méditerranée que des étrangers

indistincts, ennemis de l'intérieur ou ennemis de l'extérieur, confusion favorisée par les modèles qui évacuent le problème de la guerre ?

- 39 À rebours du « moment vénitien » en philosophie, l'imaginaire politique et esthétique vient renflouer la science-fiction politique. Il est impossible de ne pas conclure sur l'événement belliqueux qui fut le seul à être valorisé et répété à l'infini, la bataille de Lépante, ultime sursaut de la grandeur de Venise, victoire toute provisoire qui a alimenté l'apologétique de la ville par les Vénitiens eux-mêmes, seul moment où l'ennemi est radicalement désigné. Le mythe de Lépante, allégorie d'une guerre exhibée comme à jamais terminée, reconduit la science-fiction politique en exaltant, dans un dernier feu, la guerre en tant que guerre.

NOTES

1. - J'emprunte la formule, à défaut du concept, à J.G.A. Pocock qui construit le « moment machiavélien », *Le moment machiavélien*, trad. Luc Borot, Paris, PUF, (Léviathan), 1997.
2. - *De l'esprit des lois* (E.L.), XXI, 6.
3. - La paternité de l'idée de constitution mixte ne doit pas lui être attribuée. On la trouve chez Platon, *Les lois*, III, 692-693, Aristote, *Politique*, VI, 1294 a et chez Thucydide, VIII, 97 au moins.
4. - Sur ce point voir Quentin Skinner, *Les fondements de la pensée politique moderne*, trad. J. Grossman et J.-Y. Pouilloux, Paris, Albin Michel, 2001.
5. - Donato Gianotti, *Della repubblica de'viniziani*, 1540.
6. - Skinner, *op. cit.*, p. 208.
7. - Pour l'instantanéité des élections, voir Bernard Manin, *Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Champs Flammarion, 1996, pp. 88-97.
8. - Gasparo Contarini (1483-1542), *Della repubblica e i magistrati di Venetia*, Venetia, N. Pezzana, 1678 ; *De magistratibus et republica venetorum*, Florence, Centro editoriale toscano, 2003, très laudateur, cf. Skinner, *op. cit.*, p. 210, qui cite Contarini : la constitution vénitienne comporte « un tel mélange de tous les états, que seule cette cité retient une souveraineté princière, un gouvernement de la noblesse et un pouvoir populaire, de sorte que leurs formes semblent toutes également équilibrées », de ce fait écrit Skinner « le risque de conflits internes se voient efficacement éliminer », p. 15 de l'édition de Lewkenor, Londres, 1599.
9. - Pour lui les citoyens armés en viennent aux mains, quelle que soit la situation extérieure. Lire Alessandro Fontana et Jean-Louis Fournel, « Le "Meilleur gouvernement" : de la constitution d'un mythe à la "terreur de l'avenir" », dans *Venise 1297-1797. La république des castors*, A. Fontana et G. Saro (dir.), Paris, ENS-Éditions, 1997, p. 19. Pour la question voir aussi Guichardin, *Discours sur la façon de régir Florence*, dans *Écrits politiques*, J.-L. Fournel et J.-Cl. Zancarini (éd.), Paris, PUF, 1997, pp. 268-269 et *Discours de Logroño*, dans *Écrits politiques*, pp. 57, 63, 82.
10. - Cf. A. Fontana et J.-L. Fournel, *art. cité*.

11. - Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live (Disc.)*, I, 1 ; Montesquieu, *E.L.*, XX, 5.
12. - Montesquieu, *E.L.*, V, 8.
13. - D'ailleurs, plus tard au XVIII^{ème} siècle, ne se trompent pas ceux qui attribuent le déclin de Venise à la défaillance des marchands, seulement occupés à sauver leur négoce.
14. - C'est le cas de Nedham, pourtant républicain, pour qui Venise est un mythe négatif ; elle est une oligarchie permanente, corrompue et une fausse république, cf. J.G.A. Pocock, « L'œuvre politique de Harrington », dans James Harrington, *Océana*, trad. Cl. Lefort et D. Chauvaux, Paris, Belin, 1995, p. 52.
15. - Cf. Rousseau, *Contrat social*, III, 5. Il s'agit là aussi d'un contre-modèle.
16. - C'est bien de paradigme vénitien que parle Pocock et non de modèle, *Le moment machiavélien*, op. cit., p. 112.
17. - La fortune de Venise n'échappe par à cette objection pour Sidney, prêt à importer le modèle vénitien — ou plutôt cette « république réelle » dans son ensemble, à la seule exception de cet aspect. Voir Algernon Sidney, *Court Maxims*, (éd. Hans W. Blom, Eco Haistma Mulier, Ronald Janse), Cambridge UP, 1996 ; *Les maxims de la cour, discutées et réfutées*, Intro. Paulette Carrive, trad. et notes Lucien Carrive, Paris, Kimé, 1998, et Paulette Carrive, *La pensée politique d'Algernon Sidney*, Maris, Méridiens Klincksieck, 1989. Sidney, qui sacrifie au mythe de Venise et au modèle de constitution mixte, estime qu'on meurt moins dans les républiques que dans les monarchies, qu'il y a moins de guerres civiles en particulier et moins de guerres tout court.
18. - Sur la guerre déclenchée par la ligue de Cambrai, voir Skinner, *Fondements...*, p. 239.
19. - Pour « Venezia disarmata » : Guichardin, *Discours sur la façon de régir Florence*, dans op. cit., pp. 229-234 et *Discours de Logroño*, op. cit., p. 57 ; Machiavel, *Disc.*, I, 6 et II, 19 où il rappelle le précédent de Capoue ; Gianotti, op. cit., sur ce dernier et le problème de la milice à Florence : Pocock, *Le moment machiavélien*, p. 288, et A. Sidney cité plus haut.
20. - Je laisse de côté la pourtant passionnante étude du croisement entre le paradigme vénitien et l'opposition entre machiavéliens et anti-machiavéliens : comment accommoder une défense machiavélienne de Venise avec le scandale des tumultes dynamiques prônés par Machiavel à Florence ?
21. - Machiavel, *Disc.*, I, 5-6.
22. - Machiavel, *Disc.*, II, 30 ; voir aussi Skinner, *Fondements...*, qui cite Pocock, *Le moment machiavélien*, p. 186, pour qui les *Disc...* seraient une opposition systématique au paradigme vénitien, notamment par rapport à la valorisation machiavélienne des tumultes.
23. - Venise est désarmée pour l'extérieur, rien ne dit qu'elle l'est à l'intérieur, cf. Montesquieu, *E.L.*, XXVI, 24.
24. - Montesquieu, *E.L.*, XX, 1-5, et V, 8, qui se réfère à Amelot de la Houssaye, *Histoire du gouvernement de Venise*, Ratisbonne, J. Aubri, 1677, Montesquieu va même plus loin : le commerce est censé être interdit aux nobles — ne veut-il pas désigner par là ceux qui sont en fonction ? — qui ne peuvent pas dépenser leur argent, de sorte que le soutien de l'industrie se fait par l'intermédiaire des courtisanes, cf. VII, 3.
25. - Voir Harrington, *Océana*, Préface de J.G.A. Pocock, op. cit., p. 102. Voir aussi Harrington, *The Manner and use of the Ballot* et *The Prerogative of Popular Government*, qui est une défense d'Océana, dans *The Political Works of James Harrington*, J.G.A. Pocock (ed.),

Londres, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 1977, p.361 et p. 389 respectivement.

26. - Voir Harrington, *Océana*, pp. 374 sq. Et plus généralement voir l'exemple de la prudence de Venise dans ses négociation avec Florence, *Océana*, p. 352 ; ainsi que l'organisation militaire d'Océana, p. 425. Harrington puise abondamment dans le modèle politico-juridique de Venise, notamment la procédure de la « balotte » (voir le 5^{ème} ordre et le 14^{ème} avec les objections d'Epimonus sur l'absence de débats dans de telles élections, objections que le législateur d'Océana prend en compte, p. 301 et p. 335). Il se réfère à la dichotomie de Machiavel conserver/acquérir, p. 256. Pour Venise, il y a deux grands discours de Milord Archon, p. 335 et p. 430.

27. - Robert Filmer, *Patriarcha and Other Writings*, Johann P. Sommerville (ed.), Cambridge, Cambridge University Press, 1991, et notamment *Observations Upon Aristotles Politiques...*, dans *Patriarcha and Other Writings*, op. cit., p. 235.

28. - Robert Filmer, *Observations Upon Aristotles Politiques...* op. cit., p. 271 : « And yet her peace is little better than a continued war. »

29. - À ce propos, voir Skinner, *Fondements...*, p. 249.

30. - Rousseau, *Contrat social (CS)*, II, 10.

31. - CS, III, 5. Je ne rentre pas dans la discussion suscitée par la « pente à dégénérer » que suit Venise, pourtant arrêtée au deuxième terme, CS, III, 10.

32. - Les références dans le CS sont plus abondantes : III, 10, fin de la note, IV, 5.

33. - Certes, il l'établit dans le moment anhistorique du *Contrat Social*, mais n'oublions pas les *Institutions politiques*, dont nous possédons des fragments et qui reposent sur l'analyse des relations entre États.

34. - Article « Venise (gouvernement de) » de l'*Encyclopédie*, écrit par le Chevalier de Jaucourt.

35. - La formule est de Pocock, « « L'œuvre politique de Harrington », dans J. Harrington, *Océana*, op. cit., p. 100.

36. - Voir entre autres Paolo Paruta, *Discorso sulla neutralità, Opere politiche*, vol. 2, Florence, 1852 ; Guichardin, *Discours sur la façon de régir Florence*, op. cit., p. 184.

37. - E.L., XX, 5.

38. - Les qualifications sont de Yan Thomas, « Origine » et « commune patrie », *Étude de droit public romain (89 av. J.-C.-212 ap. J.-C.)*, Rome, École française de Rome, 1996.

39. - La Sérénissime ne l'est que par sa stabilité institutionnelle, sociale et économique, et non pas à l'extérieur toujours en mouvement.

40. - Harrington parle des serviteurs comme d'une cause extérieure de guerre, à l'image des ilotes à Lacédémone, op. cit., p. 373 sq.

RÉSUMÉS

Le « moment vénitien » n'est pas un objet philosophique. Au-delà de l'admiration que suscite Venise comme parfaite illustration de la constitution mixte sur le modèle de Polybe, elle apparaît comme une cité florissante où la guerre est absente. Ce paradigme est reconduit par ses admirateurs comme par ses détracteurs qui voient en elle une « cité désarmée », en la comparant

aux cités antiques (Lacédémone, Athènes, Rome) et modernes (Florence, Genève etc.). Les machiavéliens, les anti-machiavéliens, les républicains anglais de l'Angleterre cromwellienne occultent sa réussite militaro-marchande à l'extérieur. C'est seulement quand les Lumières replacent la ville dans le cours historique des choses que le modèle institutionnel s'effondre en même temps que sont reconnues les défaites maritimes et le déclin.

The « Venetian moment » is not a philosophical object. Beyond the admiration that it aroused as the perfect illustration of a mixed constitution developed from the Polybius pattern, Venice stood out as a flourishing city from which war was banished. This paradigm was renewed by both its admirers and detractors who considered Venice an « unarmed city » compared to ancient — Lacedaemon, Athens, Rome — as well as modern cities — Florence, Geneva etc. The Machiavellians and anti-Machiavellians, the Republicans in Cromwell's England all failed to acknowledge its militaro-commercial success abroad. Only after Venice was put back in its historical context by the Enlightenment did the institutional model collapse at the very same time when the maritime defeats and decline of the city were acknowledged.

INDEX

Mots-clés : commerce, Venise, guerre, constitution mixte, paix civile

AUTEUR

NINON GRANGÉ

Ecole Normale Supérieure - Lyon